

Il venait jusqu'au village, mais sa haute taille ne lui permettait pas d'entrer dans les maisons, et il devait se contenter d'aller de long en large devant les portes.

Et l'on avait remarqué qu'il avait des bas rouges....

La Veillée.

C'est un souvenir de ma toute petite enfance qui me revient.

La chambre donnait sur la grande place. J'étais couché à côté de mon frère dans un lit très haut, si vaste que nous n'arrivions pas à nous y réchauffer.

Je me souviens d'un soir où la lune étendait comme des draps blancs sur le plancher.

J'allais m'endormir... Tout à coup de grands éclats de rire trouèrent la paix blanche de la nuit.



Un intérieur à Herbeumont.

Cette joie insolite, traversant le silence lunaire, m'impressionna beaucoup. La sensation que j'éprouvai avait quelque chose de fantastique.

Je me glissai hors du lit et me mis à trotter, pieds-nus, jusqu'à la fenêtre.

Ces éclats de rire retentirent de nouveau.

Ils parlaient d'un groupe noir, au milieu de la place.

C'étaient simplement les garçons du village qui « veillaient » comme chaque soir, devisant et riant haut.

Je me suis souvenu de cela, cette année, en retrouvant le groupe joyeux, à la même place.

Mais, il m'a semblé que les rangs s'éclaircissaient, certains soirs même, il n'y avait personne.

Depuis la construction du chemin de fer, et l'arrivée des Italiens, cette vieille distraction traditionnelle de la veillée, ne suffit plus à l'Herbeumont tapageur d'aujourd'hui.

La grande place est maintenant entourée d'auberges, qui, le soir, se transforment en petits bastringues cosmopolites. On y joue de l'accordéon et du violon. Flamands, Belges, Italiens, dansent entre eux, braillent et fument dans la lumière trouble.

Les femmes, attroupées au dehors, regardent par la fenêtre ouverte, ce spectacle anormal.

Il en est de même, le long de la route qui descend au pont de Conques et conduit aux « Travaux », dans tout ce camp volant de commerçants nomades, qui suivent — à l'affût des salaires — la voie ferrée en construction, comme les corbeaux suivent les armées.

La chasse-Babète

Les hautes landes qui dominant Herbeumont, au Nord. Nous marchons à travers bruyères et genêts, sur le tapis élastique et silencieux des mousses.

Au fond d'un petit entonnoir, un trou d'eau funèbre où remue le tremblotement vertical du têtard (1).

Puis la lande se plisse, devient pré, et semble finir en cul-de-sac, de l'autre côté du ruisseau, au pied d'une abrupte muraille de bois.

C'est « La Laide Côte. »

Rien de trop rébarbatif au premier abord, cependant. L'Antrogne, tout mince filet encore, coule entre les mousses, et, des ronciers épais, s'envole un tiède parfum de framboises.

Mais trop de silence y règne, et une sensation d'emprisonnement vous poigne entre ces déclivités rapides.

Et puis, autre chose, que les lignes du paysage ne suffisent pas à expliquer; quelque chose d'incompréhensible et d'inquiétant; cette appellation de « Laide-Côte » évoque bien la physionomie grimacante de ce carrefour solitaire de landes et de bois.

De ces deux mots, me semble se dégager sa « laideur » romantique, impressionnante comme un dessin de Gustave Doré.

(1) Cet endroit porte un nom atrocement banal; c'est l'Étang Camus. Près de là, se trouvent les lieux dits dont voici les noms: Le Ruisseau des Corbeaux, la Chairine des Fayennes, la Fontaine au plaune.

Il y a environ soixante ans, trois fillettes d'Herbeumont, s'en allaient par là, chercher des *ampounes*. (1)

C'était le matin — détail étrange — car la fleur de légende aime le clair de lune.

Elle avaient dépassé l'étang, et se dirigeaient vers le fond du val, quand des tourbillons de petits chiens, sortirent du bois et les enveloppèrent de cercles extravagants.

Ils tournaient autour d'elles « passant comme le vent » et « leur sautant aux hottes. »

— *Et gn'y avot! gn'y avot! et is bawinaient, et is glawinaient!*

Il y en avait par mille et par mille, de toutes couleurs, des noirs, des rouges, et surtout des blancs!

— Vraiment, vous avez vu cela?



Chapelle Sainte-Barbe — sur les landes de Fallmont, près d'Herbeumont.

La fillette qui est maintenant une bonne vieille au regard doux, répondit :

— J'ai souvent entendu parler des *Sorcires*, des *Woros*, des *Lumerètes* et des *Arlequins*; je n'en ai jamais vus; mais la *Chasse-Babète*, je puis dire que je l'ai vue; oh!... comme je vois cette poule-là!

— Et alors?

— Alors, nous avons quitté nos hottes, et nous avons pris nos jambes à notre cou — avec les petits chiens dans nos jupes; ils nous

(1) Framboises.

ont poursuivis jusqu'au bas de la côte, mais ils n'ont pas dépassé la gouttelle...

Après un moment de silence, elle ajouta :

« On ne croit plus à tout ça, maintenant... les gens sont trop malins. » (1)

Légendes de la « Petite Danseau »

Dans le « Plat » (2) de la Petite Danseau, qui est un bois, de l'autre côté de la Semoys, en face le moulin des Nawés, « revenait » de même, une *Chasse-Babète*.

L'ancien meunier (3) entendait souvent, la nuit, à la même heure, les fantastiques petits chiens qui jappaient, jappaient, jappaient.

Quelquefois aussi des chevaux blancs sortaient de ce bois. Ils traversaient la Semoys et venaient cabrioler dans les avoines.

Le meunier, un soir, décrocha son fusil et se mit à leur chasse. Les chevaux repassèrent l'eau et disparurent. Mais, peu après, ils revinrent.

La Baur du Jacques Sauvage (4)

En remontant l'Antrogne, à partir de la Laide Côte, on rencontre, au milieu du bois de Poursumont, une caverne appelée la Baur du Jacques Sauvage, où « revenait » un charretier-fantôme.

Il était monté sur un chariot vide, attelé de bœufs, qui allaient et venaient le long de la gouttelle.

Les Faunets (5)

Entre Auby et les Hayons, il y a un lieu-dit qu'on nomme la Roche des Sorcières.

Ces sorcières avaient la spécialité de tourmenter les voyageurs en expédiant à leur rencontre des Mouches fantastiques appelées *Faunets*.

Ces mouches ressemblaient à des taons, mais elles étaient « plus minces » et « plus effilées ».

Il en fallait sept pour tuer un cheval.

(1) Renseignements donnés par M^{me} Damain.

(2) Le « Plat », c'est-à-dire la partie plate — les prés — qui vont des bords de la rivière à l'entrée du bois.

(3) Louis Deleau, cousin germain de mon père. Ces légendes m'ont été contées par sa fille Hortense Frèresse, la meunière actuelle.

(4) Conté par Madame Damain, 60 ans. Joseph Breny, 31 ans.

(5) Conté par Marceline Body (de la Cornette), 25 ans.

Sobriquets

Les habitants de Bertrix ont reçu le sobriquet de *Paudets*.

Cela vient d'une aventure saugrenue arrivée à un chasseur myope qui aurait tué une bourrique croyant tuer un lièvre.

A Auby, ce sont les *Gadelis*, à cause du grand nombre de chèvres (*gades*) que possède ce village.

A Herbeumont, une aventure de chasse encore (un chien victime d'un maladroit, et tué à la place d'un sanglier) a valu aux habitants le sobriquet de « chiens de Mauleux ».

On les appelle aussi les « *Sanglis* » et les « *Waros* » (1). Les enfants de Morte han saluent ceux d'Herbeumont de ce couplet ironique :

*Waros, Waros,
Pattes à gayot
La malète su l' dos
Les qual' pat' dans l' pot.*

Ceux d'Herbeumont ripostent en les traitant de *Taïans*, *Taïans Morte han* ! (*Taïan*, c'est à dire taon).

Mais le sobriquet le plus extravagant est celui dont on affuble habitants de St-Médard : les *Bas Vintres* !

L'Eglise d'Herbeumont

La vieille église d'Herbeumont va disparaître.

L'église qui doit la remplacer est en construction déjà. Elle est située en face de l'autre. De sorte que l'ancienne peut voir sa rivale monter, de jour en jour, peu à peu, pierre à pierre.

De sorte qu'elle se voit mourir.

Elle était trop étroite aussi, et elle n'était pas assez confortable, cette vieille église. Le curé ne montait plus en chaire depuis longtemps de crainte de sombrer avec elle sur la tête de ses paroissiens.

Mais, elle avait un parfum si rustique !

Oh ! elle n'avait aucun style, c'est vrai, c'était une maison comme les autres, blanchie à la chaux, plus grande seulement, et qui expliquait bien l'*advinette* des enfants : une grande maison sans cheminée !

Mais, elle était si vénérable ! Ses vieilles dalles d'ardoises étaient usées par tant de pas de tant de vieilles et de vieux !

A force de lumière calme sur leurs oreries, les vilains saints de

(1) *Waro*, garou.

plâtre devenaient presque charmants ; vraiment elle avait l'air d'un vieux joujou bien épousseté...

Et rien que deux simples petites portes basses peintes en vert et semées de gros clous ; le cimetière autour et la Semoys tout en bas.

C'est fini. Dans le gâchis du chantier, l'autre élève ses murailles romanes, vaste, robuste comme une forteresse.

Coiffé d'un chapeau de paille noir, le curé, au milieu de la nef nouvelle, sous le ciel encore ouvert, dirige le travail, en fumant un cigare !



Une rue à Herbeumont.

Quand nous reviendrons, après une longue absence, nous ne reconnaitrons plus le village, car ici, comme partout, l'église en avait fixé l'image dans notre souvenir.

Le clocher a, sur le regard, une grande influence : c'est le « nez » du paysage.

Et il nous semble que cette petite silhouette disparue, c'est tout le paysage qui disparaît... et que c'est aussi une page de l'existence d'Herbeumont qui se tourne, une page de son passé silencieux et naïf...

Départ

La malle-poste roule sous les sapins de la grand'route.

Le paysage se met doucement à tourner.

Nous nous sommes juchés sur le toit de la voiture pour goûter cette mélancolie de voir les maisons du village se rapetisser à chaque tour de roue...

La vieille maison de la garenne, là-bas, derrière les prairies, passe à son tour. On aperçoit encore le toit du moulin des Nawés, puis, la route fait un coude, le terrible coude qui va marquer une nouvelle étape, le commencement d'un autre « ailleurs », le tournant

du chemin qui fait surgir derrière nous les petits fantômes du souvenir, pâlisant dans ce bon Passé...

Herbeumont disparaît.

La montagne s'est rapprochée de ce côté-ci de la route, avec ses bois et ses roches, et la couvre de son ombre.

Voici la « Vieille Rivière » un peu en contre-bas ; une mélancolie encore, cet ancien tronçon de la Semoys qui est maintenant un marécage trouble, dans lequel une haute roche se réfléchit tristement.



Mortehan, vu de la Chapelle de Cugnon.

C'est un phénomène peut-être inexplicable que l'abandon qui frappe certains lieux. Cependant, la Vieille Rivière n'est séparée de la route que par le rideau de sapins qui la bordent ; et elle demeure enveloppée d'une atmosphère de silence et d'éloignement ; elle paraît être à une distance étrange.

Autre part peut-être, la Roche des Corbeaux serait remarquée. Ici, on passe sans la voir. Elle bénéficie du mystère hostile dont la baigne cette eau louche, œil falot où luisarne le désespoir de l'eau courante, de l'éternel murmure, d'un beau destin avorté...

De l'autre côté, maintenant, les courbes de la Semoys accompagnent la route à quelque distance. Une Semoys plus douce entre les déclivités vertes d'un paysage presque riant.

Mais, bientôt nous avons dépassé l'auberge solitaire de Lenglez, où nous quittons pour de bon la vallée de la Semoys, — et la malle s'enfonce bon train, dans le long couloir boisé qui fait communiquer

cette région de petites presqu'îles déchiquetées à la région des Plateaux.

La route est escortée par un beau ruisseau (1), qui reflète dans la pénombre verte, les nombreuses ardoisières échelonnées le long du trajet (2).

Lugubres lieux que ces « *Écayères* » tour à tour exploitées et abandonnées. Des ruines et du silence réveillé à longs intervalles par le bruit maigre de quelques ardoises maniées par des ouvriers invisibles.

Ici, une grande caserne, trouée de fenêtres vides avec des murailles sales, aux pieds d'une énorme pente de bruyères ; là, une mesure avec une incompréhensible boîte aux lettres, et une chèvre devant la porte. Voici plus loin, une femme d'aspect misérable sortie je ne sais d'où, qui fait un signe au cocher et la voiture s'arrête ; le cocher lui remet les six pains qui se trouvaient dans le coffre ; la femme disparaît, et la malle continue sa route.

Plus loin, un homme « en bras de chemise » qui se savonne énergiquement dans le ruisseau, avec autant de belle humeur que si cette solitude était le plus confortable cabinet de toilette.

Les *écayères* passent tour à tour, montrant leurs tranches de schiste, lisses, nettes, perpendiculaires parfois comme des remparts.

Elles passent avec leurs amoncellements bleus d'ardoises au rebut — étranglées entre les hautes parois de verdure.

Région triste, humide, muette.

Impression d'abandon figé. Cela évoque l'idée d'une colonie frappée de décadence et dont la population s'est peu à peu éteinte.

Le ruisseau nous accompagne toujours, dans un petit lit de bois artificiel, qu'on lui a fabriqué sans doute pour lui permettre de se tenir au niveau de la route ; et nous voici à la croisée des chemins de Saint-Médard et de Bertrix.

Ici, il y a une auberge ; la route monte, les bois s'écartent, la montagne s'abaisse, et il semble que le jour se lève.

Nous montons vers les Plateaux.

Les Plateaux!.. c'est un bandeau de brume qui se déchire. Les pures et grandes lignes sobres, reposantes après la tourmente schisteuse ; les douces vastitudes, les pâturages qu'égaient le semis des troupeaux et tachetés de sapinières joujoux.

Mais la malle s'arrête... Bertrix ! Il faut descendre.

Pourtant nous commençons à nous y trouver bien, n'ayant que l'unique occupation d'aimer le paysage.

(1) Le ruisseau d'Aise.

(2) Voici les noms de ces ardoisières : Les Français, la Mal-Joyeuse, la Goutte-Husson, le Prigé-Morépire (récente), Babinage et St-Médard.

Pourquoi les diligences ont-elles un but ?

Pourquoi s'arrêtent-elles quelque part ?

Est-ce qu'elles ne devraient pas rouler jusqu'au bout du monde et même un peu plus loin, remplies de voyageurs insoucians et méditatifs, qui seraient éternels et dont la pipe ne s'éteindrait jamais ?

Herbeumont, septembre 1902.

GEORGE DELAW.



Vieilles maisons, près d'Oisy.



Une exposition de la Dinanderie



La dinanderie, la vieille et somptueuse dinanderie va avoir son exposition. C'est le bourgmestre de Dinant qui a eu cette idée, et il a proposé au Collège échevinal de réunir à Dinant les chefs-d'œuvres d'un art éminent et malheureusement disparu, qui fit des cuivres repoussés tant d'objets si merveilleusement décoratifs.

Peut-être cette exposition suscitera-t-elle une renaissance de l'art abandonné. Déjà renaît la poterie flamande. Il n'y a point de raison pour que des artisans intelligents n'entreprennent pas de faire revivre l'art de la dinanderie.

Cet art fameux a enthousiasmé MICHELET qui, dans son *Histoire de France* en parle avec une vive admiration, et montre la valeur, l'importance politique et sociale au moyen-âge, de l'industrie dinantaise.

« La fortune de l'industrie et du commerce de Liège, dit-il, date du temps où la France commença d'acheter. Lorsque nos rois mirent fin peu à peu à la vieille misère des guerres privées et pacifièrent les campagnes, l'homme de la glèbe qui jusque-là vivait comme le lièvre entre deux sillons, hasarda de bâtir; il se bâtit un âtre, inaugura la crémaillère (1), à laquelle il pendit un pot, une marmite de

(1) Cérémonie importante dans nos anciens mœurs, dit fort justement MICHELET. Et il ajoute à cette note les faits suivants qui nous intéressent à un autre point de vue : « Le chat, comme on sait, ne s'attache à la maison que lorsqu'on lui a soigneusement frotté les pattes à la crémaillère ». [cf. *Wallonia*, V, 83]. — La sainteté du foyer au Moyen-âge tient moins à l'âtre qu'à la crémaillère qui y est suspendue. « Les soldats se détournèrent pour piller et griffer, n'espargnant ny aage, ny ordre, ny sexe, femmes, filles et enfans, s'attachans à la crémaillère des cheminées, pensans échapper à leur fureur ». MICHELET, *Hist. de la ville et du château de Huy* p. 266. — [On ne doit point s'étonner de l'attention émue que MICHELET a accordée au moins dans le Livre XV de son *Histoire de France*, à tout ce qui touche au pays de Liège : Comme il nous l'apprend lui-même, il était wallon par sa mère, née à Renwez, dans l'ancien duché de Bouillon, et il avait à Liège même, paraît-il, des relations de famille. — O. C.]

fer, comme les colporteurs les apportaient des forges de la Meuse. L'ambition croissant, la femme économisant quelque monnaie à l'insu du mari, il arrivait parfois qu'un matin, les enfants admiraient dans la cheminée une marmite d'or, un de ces brillants chaudrons, tels qu'on les battait à Dinant.

» Ce pot, ce chaudron héréditaire, qui pendant de longs âges avaient fait l'homme du foyer, n'étaient guère moins sacrés que lui, moins chers à la famille. Une alarme venait, le paysan laissait piller, brûler le reste, il emportait son pot, comme Enée ses dieux. Ce pot semblait constituer la famille dans nos vieilles coutumes; ceux-là sont réputés parents, qui vivent « à un pain et à un pot. »

Et plus loin, MICHELET écrit :

« Ceux qui ont vu les fonts baptismaux de Liège et les chandeliers de Tongres, se garderont bien de comparer les Dinandiers qui ont fait ces chefs-d'œuvre, à nos chaudronniers d'Auvergne et du Forez. Dans les ouvrages de fonte, on sent souvent, à une

la main humaine, sous un marteau vivant comme elle, un marteau qui, dans sa lutte contre le dur métal, devait rester fidèle à l'art, battre juste, tout en battant fort; les fautes, en ce genre de travail, une fois imprimées du fer au cuivre, ne sont guère réparables..... »

La ville de Dinant s'était ainsi acquis pendant le Moyen-âge une grande réputation pour l'exécution des vases d'usage domestique, en laiton ou cuivre jaune. Cette industrie ne se bornait pas aux objets mobiliers, mais elle abordait aussi de grandes pièces d'un caractère artistique, destinées à l'ameublement religieux. On possède en Belgique des cuves baptismales qui datent de la fin du XI^e siècle ou du commencement du siècle suivant et qui sont d'un remarquable travail. Les fonts de Saint-Barthélemy, à Liège, ont été exécutés par Lambert PATRAS, batteur de cuivre de Dinant, en 1112; ils se composent d'une cuve en bronze qui est supportée par douze figures de bœufs destinées à rappeler la disposition de la mer d'airain du temple de Salomon. Sur le pourtour de la cuve sont modelés des bas-reliefs représentant des sujets du Nouveau-Testament relatifs au baptême; la grâce de la ligne, la finesse du modelé, l'exactitude de l'expression font de ces bas-reliefs une œuvre de toute première beauté.

On doit émettre l'espoir que cette œuvre unique ne manque pas à l'exposition dinantaise, comme devront peut-être manquer les charmantes portes en cuivre qui sont sous le jubé de la Cathédrale liégeoise.

A l'époque où l'industrie des dinanderies était prospère, Dinant faisait partie de la principauté de Liège; aussi, nombre d'églises du pays de Liège, nombre d'amateurs aussi possèdent de ces cuivres repoussés. Le Musée royal de Bruxelles et plusieurs églises de la Belgique possèdent encore des pièces remarquables d'ameublement religieux en laiton. Ce sont des fonts baptismaux, de grands lutrins en forme d'aigles, des candélabres, des chandeliers pascals terminés par des croix et des couronnes de lumière. Quelques-uns de ces monuments portent les signatures des artistes-ouvriers qui les ont exécutés: Jehan JOSÈS, de Dinant (1372); Guillaume LE FÈVRE, de Tournai (XV^e siècle)...

Le Musée archéologique liégeois compte des pièces de dinanderies, dont plusieurs présentent un grand intérêt; la Commission a décidé, dans une récente séance, d'envoyer ces spécimens à l'Exposition dinantaise. La ville de Liège a également décidé l'envoi d'un plateau de la Révolution de 1789 et de quatre médaillons et portraits. D'autre part, les Evêchés de Liège et de Namur ont autorisé les fabriques d'églises à prendre part à l'Exposition.

* * *

La batterie de cuivre de Dinant a une très ancienne origine. Si l'on en croit des documents du XIII^e siècle, elle remontait à l'époque de Charlemagne. Ce qui est certain, c'est que dès 1252, les cuivres de Dinant étaient très réputés. Au XIV^e siècle le mot *dynan* ou *dynant* était en France, synonyme de potier d'airain, et c'est probablement à partir de cette époque que le mot « dinanderie » a été employé pour désigner les cuivres des bords de la Meuse. Car Dinant n'avait pas le monopole exclusif de la dinanderie. A deux kilomètres en aval, sur la rive gauche de la Meuse, s'élevait une autre ville, aujourd'hui déchue, Bouvignes, dont les habitants battaient également le cuivre. Et bientôt, comme dit le vieil historien Croonendael, on vit s'élever entre les deux villes « une vraie jalousie de gloire pour soy mesler d'un mesme mestier de batterie ».

L'industrie du cuivre comportait deux branches distinctes: la *batterie* consistant à forger le métal à chaud, comme le fer, et à en fabriquer des objets usuels, chaudrons, bassins, poêles, bassinoires, etc., etc., et la *fonderie*, constituant, à proprement parler la *dinanderie*. C'est surtout dans la fonderie qu'excellèrent les Dinantais. Toutes les œuvres ayant un caractère artistique — cuves baptismales, lutrins, chandeliers, cloches, laudiers, croix de procession, lampes d'autel — sont en cuivre fondu.

Dans une ordonnance du comte de Namur Guillaume I^{er}, en

date de 1375, on voit que les batteurs bouvignois se partageaient en trois catégories : les *hialmeliers*, ou faiseurs de grands et petits chaudrons ; les *paillers*, ou faiseurs de poêles ou poêlons, et les *faiseurs de bassins*. La nature des ouvrages exécutés à Bouvignes est clairement indiquée dans cette classification.

A quelques années de là — ce fut, croit-on, vers 1380 — les Bouvignois, jaloux de la réputation de leurs voisins, voulurent s'essayer dans la dinanderie proprement dite, c'est-à-dire dans les objets d'art ; ils y réussirent, et l'animosité qui régnait à l'état latent entre les deux villes prit alors un caractère aigu. Les guerres, en général, ont une cause économique : ainsi les démêlés des Dinantais et des Bouvignois eurent pour origine la concurrence industrielle et commerciale. Il convient, d'ailleurs, de remarquer que la situation politique respective des deux villes était de nature à aggraver leurs dissensions : tandis que Dinant faisait partie de la principauté de Liège, Bouvignes dépendait des Etats de la maison de Bourgogne.

En 1462, un exode de batteurs bouvignois se produisit. Philippe-le-Bon, en vue de l'enrayer, rendit un curieux édit qui défendait d'importer dans ses états des ouvrages de cuivre qui n'auraient pas été fabriqués à Bouvignes — ou à Dinant — confisquait toutes les marchandises de batteries fabriquées « à Huy et autres lieux non accoutumés de faire ledit mestier » et ordonnait de détenir prisonniers ceux qui amèneraient des marchandises ! Quand Philippe-le-Bon faisait de la protection, il prenait, on le voit, les moyens de la rendre efficace.

A l'époque de la destruction de Dinant par les troupes du duc de Bourgogne, en 1466, les batteurs de cette ville calculaient que leurs formes seuls valaient cent mille florins du Rhin ! La ville fut détruite de fond en comble. Le chroniqueur de Liège, moine de Saint-Laurent, qui vint voir cette destruction qu'il lui fallait raconter, dit qu'il ne trouva debout qu'une seule chose, un autel, et « de plus, chose merveilleuse, une bien belle Notre-Dame qui restait toute seule au portail de son église ». On a les registres de ce que trouvèrent les fouilleurs de décombres : les objets déterrés sont généralement des masses de métal, hier œuvres d'art, aujourd'hui lingots... Il faut lire dans MICHELET tout le chapitre de la destruction de Dinant...

La disparition de la ville donna un nouvel essor à l'industrie bouvignoise, laquelle atteignit son apogée sous le règne de Charles-Quint. A cette époque, elle comptait 252 maîtres batteurs, qui entretenaient quatre fois autant « de maisnagiers, ouvriers, journaliers et bourgeois avec leurs femmes et leurs enfants ». Les principaux

objets fabriqués à Bouvignes à cette époque étaient des marmites, chaudrons, plats en laiton, bassinoires, chandeliers, mortiers, chénets, vases, aiguères, cuillers, etc.

Cependant le sac de Dinant ne put abattre l'énergie de ses fondeurs et batteurs. Exilés, vaincus, ruinés, ils retournèrent néanmoins sur la rive désolée et y relevèrent leurs ateliers. Rapidement, ils reprirent leur exportation d'objets d'art, non seulement dans les anciens Pays-Bas, mais en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Scandinavie, etc.

La communauté du malheur fit oublier les anciens griefs. Au mois de juillet 1654, les troupes de Henri II, roi de France, détruisirent de fond en comble Bouvignes et endommagèrent gravement Dinant. Cette dernière ville offrit alors un asile aux batteurs bouvignois, qui, littéralement, n'avaient plus un toit pour s'abriter. Beaucoup se fixèrent à Dinant, d'autres émigrèrent en Flandre, en Hollande et en Allemagne et y fondèrent des ateliers. Tous les efforts de Philippe II, en vue de rendre à Bouvignes son ancienne splendeur, restèrent vains : cinquante ans après le désastre, les maîtres batteurs n'y étaient qu'au nombre de douze. Mais Dinant était devenue cité opulente malgré la concurrence que lui faisaient Namur, Aix-la-Chapelle, Stolberg et Eysden. Les procédés de fabrication de ces dernières villes, plus expéditifs et partant plus économiques, ne valaient pas, à beaucoup près, ceux de Dinant et de Bouvignes, et c'est ce qui fait encore rechercher de nos jours les produits dinantais et bouvignois de préférence à tous les autres. En 1740, l'industrie du cuivre n'existait plus à Bouvignes ; elle continua à être prospère à Dinant jusqu'à la Révolution. Elle se continua modestement dans le Condroz, peut-être à Huy ou à Ciney, durant le premier quart, au moins, du XIX^e siècle : on rencontre encore fréquemment dans cette région de petits ustensiles mobiliers, par exemple des *brocatils* ou porte-allumettes, portant cette signature naïve : *Fait par Dozot fecit*. Dozot est un nom condruzien.

Bien rares sont les dinanderies signées. Aussi, les musées et les églises ne peuvent généralement indiquer si les cuivres qu'ils possèdent sortent des ateliers de Dinant, de Bouvignes, de Tournai ou d'ailleurs. Quelques batteurs bouvignois, notamment Pierre et Jean-Baptiste CHABOTTEAU, ont laissé le renom d'habiles artisans.

L'église Saint-Lambert de Bouvignes possède des cuivres remarquables, entre autres la tombe d'Antoine de Nassogne et de sa femme Marguerite Le Bidart ; un lutrin représentant un pélican se saignant pour ses petits et offert à l'église par Antoine de Nassogne ; des lustres, des crucifix, une croix et des lanternes de procession, des

chandeliers, une lampe d'autel... Les cuivres étaient si nombreux, jadis, à l'église de Bouvignes, que l'on employait deux ou trois femmes pour les récurer, à Pâques, à la Fête-Dieu et à la St-Lambert.

A l'église collégiale de Dinant, il y a aussi de magnifiques pièces, notamment un lutrin, des croix, des lanternes, des troncs, un baptistère, et six grands chandeliers hauts d'environ deux mètres, qui appartenaient jadis à des confréries. Deux portent cette inscription : « *Nicolas Bello ma fait 1629* », et deux autres : « *Hubert Grognar m'a fait 1640* ». Les deux derniers ont été offerts à l'église de Dinant par le bourgmestre Perpète Jacquemin et sa femme Marie Ghisen, en 1668. A l'église Saint-Brice de Tournai, on voit également deux magnifiques chandeliers, de mêmes dimensions et à peu près de même style que ceux de Dinant, et signés Pierre CHABOTTEAU.

Les batteurs de cuivre ne se bornaient pas à la fonte des pièces de cuivre; il y avait aussi parmi eux des maîtres susceptibles d'entreprendre des œuvres de sculpture. Nous citerons Nicolas Josès, employé par Philippe le Hardi, qui jetait les cloches de la Chartreuse de Dijon et l'artillerie du prince, en même temps qu'il entreprenait les ornements les plus délicats de Champmol. L'ancien Perron de Liège était en cuivre et avait été fondu à Dinant : il s'agit de celui que le Téméraire emporta chez les Flamands après avoir détruit la ville de Liège. C'est à Dinant que fut fondue, au XVII^e siècle, la statue de bronze que Liège éleva à son bourgmestre Beeckman.

* *

« Le dernier batteur de cuivre de Dinant, dit M. Jacques EVRARD dans un très curieux article de *La Liberté* (1), le dernier *batteur*, Nicolas HALT, est mort il y a quelques années, âgé de 80 ans. Etant en villégiature sur les bords de la Meuse, je lui rendis un jour visite, dans la très vieille maison qu'il habitait rue Grande, tous près de l'ancien palais des princes-évêques de Liège — aujourd'hui l'hôtel-de-ville. Fils et petit-fils de dinandiers, le « père Halt » continuait, seul dans la ville, à travailler le cuivre, martelant du matin au soir le clair métal, dans un petit atelier très encombré, où il fabriquait des ustensiles de cuisine. Les collectionneurs venaient fréquemment voir le père Halt, et, tout en causant du bon vieux temps, suretaient dans l'atelier — parfois même dans la maison! — et faisaient, de temps à autre, une découverte *crasset*, *witche*, *coquemar*, *brocali* (2) — dont ils s'attribuaient naturellement tout le

(1) Dont nous avons emprunté divers fragments ci-dessus.

(2) Le *crasset* et la *witche* sont des lampes à huile, dont la forme rappelle un peu celle de la lampe romaine; le *brocali* servait de boîte à *brocales* (allumettes souffrées); le *coquemar*, on le sait, est une sorte de bouilloire à anse.

mérite, tandis qu'elle n'était qu'une délicate et un peu malicieuse attention du vieux batteur pour ses indiscrets visiteurs.

« Le père Halt avait conservé les vieilles traditions des batteurs, ses ancêtres, dont il parlait avec admiration et respect. Il se considérait toujours comme faisant partie de la Corporation — bien que celle-ci eût disparu au moment de la Révolution — son rêve eût été, me disait-il, de fabriquer, comme ses aînés — comme Antoine de Nassogne — quelque chef-d'œuvre qu'avec solennité il eût offert, un jour de grande fête, à l'église paroissiale; mais les impérieuses nécessités de la vie ne lui permirent jamais de le réaliser. Et ainsi mourut, sans avoir atteint son idéal, le dernier batteur de cuivre. »

* *

Bien que le berceau primitif de la dinanderie soit la ville de Dinant, la Belgique et l'étranger possédèrent plusieurs autres grands centres de fabrication du cuivre, pour la plupart créés très tôt par l'apport des transfuges wallons. Dinant finit par se réserver plus spécialement la fabrication des coquemars et des aiguères aquamaniles, des flambeaux formés par des figures d'hommes et d'animaux, des bassins et des mortiers et de tous les ustensiles de la vie intérieure.

Elle n'eût à lutter sérieusement que contre la concurrence de Bouvignes et de Tournai.

La célèbre industrie tournaisienne est fille de celle de Dinant. C'est ce qu'a montré M. L. CLOQUET.

Dans son guide *Tournay et Tournaisis*, cet auteur rapporte qu'au XIV^e siècle, des batteurs dinantais émigrèrent de leur pays désolé par les guerres et vinrent se fixer à Tournai : le plus ancien fondeur que mentionnent les archives de cette ville se nomme Pierre de Dinant; il est cité en 1325. Dinant eut bientôt une rivale dans Tournai; on en trouverait une preuve au besoin dans certaines diatribes rimées qui s'échangeaient au temps passé entre Dinantais et Tournaisiens et qui exhalaient leurs jalousies.

« L'industrie du cuivre, dit M. CLOQUET, était déjà représentée au XIII^e siècle à Tournai, sinon par des ateliers, au moins par les œuvres importantes qu'on y voyait. On garde encore le souvenir de deux œuvres magistrales de ce genre que possédait la Cathédrale et qui dataient de cette époque. C'étaient les mausolées des évêques Walter de Marvis et Walter de Croix, morts, le premier en 1252, le second 10 ans plus tard. — L'effigie de Walter de Marvis, coulée en métal, en relief, dans l'attitude du sommeil suprême, était étendue,

à ce que révèlent d'anciens écrits, sur une grande lame de cuivre portée par six lions également en fonte de cuivre.

» Un autre monument, qui devait avoir une importance capitale et qui remonte au XIV^e siècle, a malheureusement disparu comme les précédents. C'est le contre-retable de l'ancien autel du chœur de la Cathédrale, dû à la libéralité du chanoine Simon de Portail, mort en 1362. Il consistait en une table d'airain, soutenue par des colonnes de même métal, sur laquelle étaient placées les châsses de saint Eleuthère et de Notre-Dame. Monseigneur Voisin qui a fourni sur ce monument les quelques données qu'on possède, pensait avoir trouvé le nom de l'auteur de cette pièce magistrale, en découvrant du même coup la mention de deux antiques mausolées en cuivre. Il s'agit d'un contrat de l'an 1345, où on dit : « Qu'un nommé Lothaire HAMAITTE s'engage à faire « une tombe couverte de laiton... aussi suffisamment ouvree que n'est celle de Jakenon de Corbri. » Cette tombe devait porter l'effigie de deux prêtres.

» Les chroniqueurs nous apprennent encore qu'il y avait dans le chœur de la Cathédrale deux lutrins en airain qui existaient encore au XV^e siècle. L'un, exécuté par Cambien DESCAUS, avait la forme d'un aigle, et l'autre était orné de la figure de Moïse. Cette dernière forme, qui symbolise l'ancienne loi, était généralement réservée au lutrin de l'épître, tandis que la première était employée pour lire l'Évangile.

» Par ces quelques exemples, on peut se figurer la merveilleuse richesse du chœur de la Cathédrale.

» Nous pouvons ajouter que les églises paroissiales offraient en plus petit le même luxe dans leur ameublement. Dans ces dernières, subsistent des spécimens originaux du savoir-faire de nos anciens maîtres. Le lutrin de Saint-Nicolas est le plus ancien : il remonte à 1385 et porte une inscription rimée. Celui de Saint-Piat est de 1405 à l'exception du fût, et celui de Saint-Jacques, de 1411. Celui de Saint-Jean-Baptiste doit remonter à 1480 environ. Celui de Notre-Dame est à peu près de la même époque, sauf l'aigle qui est postérieur et date du XVII^e siècle. Celui de Saint-Quentin appartient à la Renaissance. Tous ces lutrins de nos paroisses, auxquelles on peut joindre ceux de bien d'autres églises des environs, comme Gaurain et Saint-Ghislain, sont, sans aucun doute, des productions des fondeurs tournaisiens, et ils attestent que les batteurs des rives de la Meuse n'avaient plus au XV^e siècle le monopole de la fabrication des grands objets servant au culte. »

M. CLOQUET entre dans le détail des principales œuvres des fondeurs tournaisiens. On y relève que Denys VAN DEN DOORNE

(ce nom existe encore à Tournai) fut chargé, en 1468, de fondre le lutrin aiglier de l'église Saint-Vaast, à Menin. En 1463, Jean LE GAUDRELIER fonda la croix qui couronne encore la flèche de la Cathédrale de Cambrai. En 1446 Guillaume LEFEBVRE (encore un nom demeuré tournaisien) signe le baptistère de l'église Saint-Martin à Hal et les lutrins de l'église de Saint-Ghislain, œuvres très remarquables dont la Cathédrale possède une copie.

Parmi les dernières œuvres notables de la dinanderie tournaisienne, signalons les quatre aigles qui figurent à la base de la Colonne Vendôme, à Paris, et les portes de bronze du Louvre, œuvres de Charles CANLER.

On voit par ces détails combien fut florissante l'industrie du cuivre à Tournai. Ses produits sont de véritables œuvres d'art, et il y aurait assurément grand intérêt à organiser à Tournai une exposition analogue à celle que l'édilité dinantaise va offrir prochainement au public.

Le journal *Le Courrier de l'Escaut*, à l'annonce de l'exposition dinantaise avait proposé de compléter le projet en faisant place à la dinanderie tournaisienne. Il paraît que la réalisation de cette idée a été reconnue possible et que l'Exposition recueillera les œuvres de tous les émules des Dinandiers de Dinant, des Bouvignois, Bruxellois, Tournaisiens, Malinois, Brugeois, etc. On ne peut que s'en féliciter. Il sera possible ainsi de voir comment les écoles parties du même point, se sont développées différemment en raison des conditions locales.

Le prince Albert a accordé son haut patronage au comité dinantais dont le président d'honneur est M. le baron van der Bruggen, ministre des beaux-arts, et les vice-présidents d'honneur M. Boernaert, ministre d'État, Mgr Heylen, évêque de Namur, et le baron de Montpellier, gouverneur de la province.

Le Comité a décidé de reconstituer, à l'instar de ce qui a eu lieu au Vieil-Anvers et au Vieux-Paris, une série de vieilles maisons du XV^e siècle ainsi que l'ancienne Régence de Dinant (maison communale). On y verra également un intérieur complet des maisons de l'époque : la cuisine, la pièce et l'atelier du batteur.

L'exposition de la Dinanderie aura lieu en août et septembre prochains. Elle présentera, paraît-il, plus de 1400 pièces. Ce sera, il n'en faut pas douter, un succès pour la jolie petite ville wallonne, si fière de son glorieux passé artistique.



Chronique Wallonne

Bibliographie

LES LIVRES :

Les Phosphorescences, vers, par Albert BONJEAN. — Un vol. de 241 p.; Léon Vanier, éditeur, 19, quai St-Michel, Paris.

L'auteur de ce recueil aime à rimer ses émois, ses enthousiasmes, ses déceptions dans les loisirs que lui laissent ses travaux de droit et les études sur l'hypnotisme qui l'ont fait connaître. Il ne faut donc voir dans le présent cahier de vers — le deuxième qu'il publie — qu'une façon d'herbier où il s'est plu à classer les meilleurs souvenirs de son être intime. Dès lors, on comprend plus facilement qu'il ait tenu à y faire figurer un certain nombre de pièces d'inspiration plutôt banale et de métier ingénu : M. Bonjean, qui aime les enfants, n'a pas su se montrer spartiate envers ces filles mal venues de son esprit. C'est surtout la première partie du volume qu'il conviendrait d'émonder si l'on se plaçait au rigoureux point de vue de l'œuvre pure : toute cette peinture d'idylle cesse rarement d'être superficielle et impersonnelle.

Par contre, dans la seconde partie, intitulée *Lucioles et Feux Follets*, l'auteur, élargissant sa vision, s'exprime en une forme plus experte, fleurie d'images plus décisives. Un souffle plus viril, une allure sincère et généreuse animent ces petits poèmes éparpillés, qui sont aussi d'un tour plus élégant et plus allègre. La muse de M. Bonjean a la candeur et l'enthousiasme de la bonne santé. Elle chante notamment avec une louable ferveur les prestiges de la nature épanouie, et nous lui savons un gré particulier de nous offrir une série de croquis d'Ardenne, détaillés, précis et vivants, tracés avec amour et d'un charme fort aimablement évocateur. Le bois, la colline et la source n'ont pas d'ami plus sûr que notre poète.

M. Bonjean, qui annonce, sous le titre de *Silhouettes et Légendes de la Haute-Fagne*, un prochain livre, nous paraît appelé à fournir une excellente et filiale contribution aux fastes de son coin de terre.

Ch. Delchevalerie.

Couvin, guide du touriste, par A. FAGNARD, Broch. petit in-8° de 110 p. — Chez l'auteur-éditeur, à Couvin. Prix : 0.50.

Couvin est, par excellence, un lieu propre à la villégiature. Peu de localités rassemblent autour d'elles autant de curiosités naturelles. Les étrangers qui visitent Couvin et ses environs en demeurent enchantés. Tous s'étonnent qu'aucune réclame n'ait été faite jusqu'ici pour ces beautés et curiosités en quelque sorte agglomérées, pour cette grande facilité et simplicité de vivre, pour ces agréments si chers à l'homme paisible, qui aime les montagnes, les eaux, l'air pur, les solitudes champêtres et forestières, le confort simple.

D'autre part, le touriste qui tient à la simplicité rurale redoute cette réclame, qu'il sent fatalement imminente, de crainte qu'elle n'amène en ces lieux bénits les complications et les servitudes de la villégiature civilisée.

Quoi qu'il arrive, voici la réclame faite, et bien faite, par le petit livre de M. FAGNARD.

Ce guide excellent est de nature à attirer et à retenir le touriste dans cet aimable coin du pays wallon. M. FAGNARD y décrit le rocher de Couvin, l'abîme, la caverne, la butte, la vallée de l'Adugeoir, l'Adugeoir et le pont d'Avignon, le parc de Saint-Roch, Pernelle, le Moulin des Bois, la vallée de l'Eau-Blanche, Lompret, le lac de Virelles, la pierre qui tourne et la Trappe. Il donne ensuite des renseignements sur les environs de Couvin, l'Hermitage, Rocrai, Regnorvels, Cul-des-Sarts, Bruly, Pesche, le Pouhon, Mariembourg, la Roche à l'Homme, le château-ferme de Roly, les ruines de Fagnolles, Olloy, Givet. Enfin, le guide fournit une notice sur la flore du pays de Couvin.

Deux cartes et une douzaine d'illustrations superbement tirées ajoutent à l'attrait et à l'intérêt de ce petit livre coquet et de format aisé, écrit dans un style agréable, et qui se recommande à tous points de vue au public des touristes.

Pierre Deltawe.

Ouvrages reçus. — L. MAETERLINCK, *Nederlandsche spreekwoorden handelend voorgesteld door Pieter Breughel den oude*. Petit in-8° de 28 p. avec deux grav. hors texte. Publication de la Koninkl. vlaamsche Academie (Gand, Siffer). — Camille LIÉGZOIS, *Gilles de Chin, l'Histoire et la Légende*. In-8° de 169 p. et trois pl. (Louvain, Peeters. Prix : 4 fr.). — *Avau let champ, œuvres wallonnes de Corneil Gomzé, publiées par « le Sillon »*. In-8° de 116 p. ill. par P. Gomzé. (Nautet-Hans, Verviers.) — Louis ROUQUIER, *Un tantos a Campilhergues*, com. en vers en 1 a. (Delort-Boehm, éd. Montpellier.)

L. MAETERLINCK, *Un tableau de K. D. Kauninck au musée de Gand*. Petit in-8° de 16 p. avec une grav. Extr. du Bulletin de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Gand (Vuylsteke, Gand). — Donne le résultat de l'étude de ce tableau, que l'auteur a découvert récemment (voy. ci-dessus p. 72). Le peintre, dont on connaît quatre œuvres, serait Chrétien ou Kerstian de Copinck, natif de Courtrai, fin du XVI^e s., ou son fils, commencement du